ABDELKRIM BRANINE

"Aucune société ne peut exister sans police"

Dans "Le Petit Sultan", l'écrivain français d'origine algérienne parle de football mais pas que. Il décrit le parcours d'un milieu de terrain surdoué appelé en équipe de France Espoirs, dont le destin va s'assombrir pour avoir porté à la fin d'un match un tee-shirt "La police tue".

Propos recueillis par Mabrouck Rachedi

INTERVIEW

Comment vous est venue l'idée de ce premier roman ?

Je voulais à la fois écrire sur la dimension romanesque du football et m'emparer de la question identitaire. Très vite, cette idée s'est presque imposée à moi : un petit génie promis à un avenir radieux en équipe de France, mais en proie à ses démons.

Un tee-shirt où est inscrit "La police tue" est l'élément déclencheur de votre roman. Pensez-vous que les relations police-habitants des quartiers relèvent d'un problème structurel ou de dérives individuelles ?

Etant donné que ces drames se répètent depuis plusieurs décennies, il y a forcément une dimension structurelle. Mais je ne m'inscris pas dans ce courant de pensée qui consiste à dire que les forces de l'ordre sont racistes. C'est une dérive dangereuse. Aucune société ne peut exister sans police. Il y a une instrumentalisation de ces questions par une minorité de militants qui prétendent lutter contre les violences policières.

Votre roman fait référence à des affaires, comme celle des quotas, qui ont secoué le football français. Pensez-vous qu'il porte encore des traces de racisme ?

Il existe encore des comportements de dirigeants de clubs, de cadres et même de journalistes sportifs qui s'apparentent à une forme de racisme. Et ces comportements sont bien souvent peu sanctionnés. L'affaire des quotas en est l'exemple même. L'ancien directeur de l'Institut national du football (INF) Clairefontaine a

lui-même avoué par la suite qu'il y avait une volonté de la Fédération française de football (FFF) d'avoir *"50 % de vrais Français"* candidats à l'Institut.

Les demandes d'excuses de la FFF renvoient Yougerten, votre personnage, à des humiliations du passé. Les cicatrices de la guerre d'Algérie, puis de la condition de vie des immigrés, pèsent-elles sur la vie des populations issues de l'immigration ?

Oui, même s'il ne faut pas se définir et se construire uniquement à travers ce passé douloureux. Le danger d'une rente mémorielle est une réalité. Le poison du révisionnisme et du négationnisme aussi, et pas seulement pour la colonisation française en Algérie. Le plus difficile reste de trouver un équilibre, réussir à raconter cette histoire le plus honnêtement possible, sans pour autant nourrir un ressentiment anti-France.

Yougerten prend conscience que le monde est plus vaste que les dimensions d'un terrain de football et il s'éveille à une certaine conscience politique. L'engagement est-il nécessaire dans le sport ?

Je me méfie toujours des étiquettes telles que "sportif engagé" ou "artiste engagé" qui relèvent aujourd'hui bien plus souvent de la stratégie marketing que d'une démarche sincère. L'engagement relève d'un choix personnel, mais je trouve important que les sportifs professionnels aient un minimum de bagage culturel et intellectuel. Certains occupent une place trop importante aujourd'hui pour se contenter d'être de simples salariés au service de clubs et de fédérations qui génèrent parfois des sommes phénoménales.

Dans votre roman, le club de l'U-Tess de Nanterre veut fédérer autour d'une identité de banlieue et son grand rival de la capitale, le Galaktika, est de mèche avec le Renouveau républicain, un parti qui se présente comme patriotique. Quand l'engagement politique devient-il problématique dans le sport ?

Il devient problématique lorsqu'il désigne des ennemis clairement identifiés et qu'il sert de tremplin à une idéologie qui prône la violence physique. Certaines rivalités sportives sur fond de politique ont parfois abouti à des tragédies. Mais le terrain peut aussi permettre de régler certains contentieux, voire de contribuer à une réconciliation.

Considérez-vous la stratégie communautaire assumée de l'U-Tess comme une réponse souhaitable pour rétablir un rapport de forces ou, au contraire, comme un repli ?

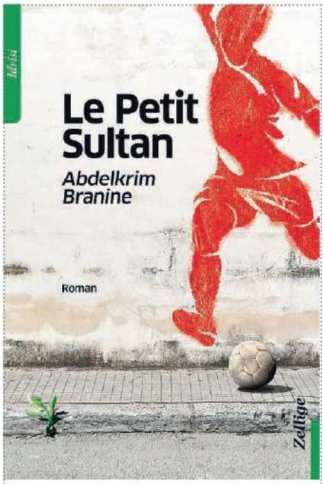
Si on se situe du côté de l'U-Tess, c'est une démarche logique et salutaire puisqu'on ne leur a pas laissé le choix. Ils estiment qu'ils doivent être acteurs et non plus victimes. Pour leurs détracteurs, c'est du communautarisme. L'accusation est toujours un peu facile. On retrouve ces mêmes débats dans la société.

Je vous cite à propos du drapeau algérien : *"Un autre drapeau n'aurait sans doute pas provoqué pareille litanie de sous-entendus et de procès d'intention. La vue de ce morceau de tissu blanc, vert et rouge les terrifiait, tel le crucifix face aux vampires ou la kryptonite de Superman."* Y a-t-il un problème spécifique à l'Algérie par rapport aux autres pays du Maghreb ?

Le 8 mai 1945, un jeune Algérien a été abattu d'une balle dans la tête pour avoir brandi ce drapeau. Pour les nostalgiques du *"temps béni des colonies"*, il constitue un cauchemar. De manière générale, le contentieux entre les deux pays est encore loin d'être réglé. Si vous discutez avec le commun des Français du Maroc ou de la Tunisie, ils évoqueront certainement des souvenirs de vacances. Dans le cas de l'Algérie, on dévie rapidement sur un terrain politique et sensible : la guerre d'indépendance, la décennie noire.

On vous connaît comme journaliste, vous avez en particulier animé l'émission de débat "Les Zinformés" sur Beur FM. Qu'est-ce qui vous a conduit à l'écriture romanesque ?

J'ai longtemps travaillé dans la presse écrite. L'envie de passer au roman est arrivée vite car en tant que journaliste, on est parfois limité en nombre de signes et dans son champ d'action. La fiction est une manière de raconter la réalité, la liberté en plus. C'est un peu comme lorsqu'un musicien décide de faire un album solo. Travailler en groupe, c'est bien, mais être le maître à bord de A à Z, ça n'a pas de prix. Même si cette liberté peut vous donner le vertige. ■



UNE PLUME EN OR

Dans *Le Petit Sultan*, on suit les aventures footballistiques de Yougerten Mokrani, un numéro 10 qui détonne : sur le terrain, par sa technique, et en dehors, quand il se joint au mouvement initié par un de ses coéquipiers en équipe de France Espoirs. Pour célébrer un but en sélection, quatre joueurs soulèvent leurs maillots et dévoilent un tee-shirt où est inscrit "La police tue"... A partir de ce moment, Abdelkrim Branine pose des questions de société de manière aussi profonde et lumineuse qu'une ouverture de l'extérieur du pied de Luka Modrić. Il dribble les lecteurs pour mieux les surprendre, comme Lionel Messi. Il les feinte, à la manière de Cristiano Ronaldo. Et frappe les esprits, tel un tir surpuissant de Karim Benzema en pleine lucarne. Ce n'est pas un hasard si nous avons choisi des comparaisons avec les derniers Ballons d'or de football. Car ce premier roman est un bijou.

LE PETIT SULTAN,
d'Abdelkrim Branine, éd. Zellige (mars 2022), 304 p., 20 €

Yassine Wietrich